

OLIVETTI P 500



Photos Thierry MORIN

Premier parmi les grands constructeurs, Olivetti se lance sur le marché des micro-ordinateurs à bus MCA. L'architecture Micro-Channel ne s'est pas imposée comme une norme de l'industrie, et apparaît encore comme un quasi-monopole d'IBM. Avec le P500, Olivetti vise essentiellement le marché de l'ordinateur de bureau haut de gamme, construit autour du processeur Intel 80386 SX. C'est une machine compacte, aux performances homogènes. Toutefois, avec le lancement par IBM du PS/2 modèle 8555, directement concurrent, son prix sera revu à la baisse.

Une seconde source pour le bus MCA

B IEN QUE MEMBRE FONDATEUR DU groupe de constructeurs défenseurs de l'EISA, l'architecture de bus concurrente du Micro-Channel, Olivetti estime qu'il existe un marché pour les machines adoptant le bus MCA du PS/2. En particulier dans les grands groupes, dont l'ordinateur central est un IBM, et qui ont adopté le bus MCA comme un élément de leur stratégie informatique. Selon Olivetti, beaucoup

de ces gros acheteurs veulent éviter d'avoir toute leur informatique aux mains d'un seul constructeur, et sont avides de s'adresser à une seconde source pour leur micro-informatique. Pour répondre à cette attente, Olivetti propose deux machines : le P800, un puissant ordinateur en forme de tour, construit autour d'un processeur Intel 80386 à 25 MHz et le P500, un ordinateur de bureau avec un processeur Intel 80386 SX.

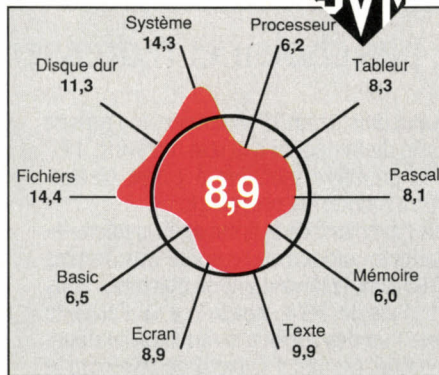
Rappelons que le microprocesseur 80386 SX est un petit frère du 80386, à la fois compatible avec son aîné, plus simple dans sa conception, et moins onéreux. En contrepartie, il est moins rapide : ses registres internes sont sur 32 bits, mais il communique avec le reste de l'appareil à travers des bus 16 bits, comme un 80286. L'aspect extérieur du P500 est tout à fait classique. L'unité centrale de ce modèle de bureau, d'un volume légèrement supérieur à celui des PS/2 modèles 50 et 70, se place horizontalement, le moniteur à inclinaison et orientation réglables venant se poser au-dessus. Un effort a été fait sur le plan de l'ergonomie : interrupteur général, verrou de protection, bouton de réinitialisation et potentiomètre de réglage du volume du haut-parleur sont tous situés sur la face avant.

Les emplacements de mémoire de masse peuvent accueillir des lecteurs de disquettes 3 pouces 1/2 de 1,44 Mo de capacité, un disque dur d'une capacité de 40 Mo avec un temps d'accès de 28 ms, ou de 80 Mo avec un temps d'accès de 18 ms, et une unité de sauvegarde sur bande magnétique de 40 Mo ou 80 Mo. La face arrière est équipée d'une prise d'alimentation pour le moniteur. Elle comporte en standard les indispensables prises parallèle et série RS232, deux connecteurs pour la souris et le clavier, et une prise pour le raccordement en vidéo du moniteur. La carte-mère intègre le contrôleur vidéo de type VGA, offrant une maximum de 640 x 480 points en 16 couleurs parmi 16 millions, et les contrôleurs pour lecteurs de disquettes et de bandes magnétiques. Seul le contrôleur du disque dur est monté sur une carte qui occupe l'un des six connecteurs d'extension de type MCA physiquement présents dans la machine : les cinq autres connecteurs d'extension restent libres. Tous ces connecteurs sont sur 16 bits.

L'ouverture de l'appareil est un jeu d'enfant : il suffit de retirer à la main les deux vis situées à l'arrière, et de faire glisser vers l'avant le capot en plastique, doublé comme le reste de l'habillage d'un blindage en aluminium. Ce que l'on découvre alors est une configuration assez originale ; au-dessus de la carte-mère, qui occupe tout le fond de panier, l'appareil est divisé en deux parties distinctes, séparées par une plaque d'aluminium. Dans la partie droite sont placés le bloc d'alimentation à commutation automatique (que l'on peut relier à n'importe quelle prise délivrant une tension comprise entre 115 et

220 V), et les unités de mémoire de masse, avec leurs câbles d'alimentation et les nappes les reliant au bus de la machine. Là encore, pas besoin de tournevis pour retirer lecteurs de disquettes et disques durs : ils sont direc-

Microprocesseur : Intel 80386 SX
Horloge : 16 MHz
Mémoire : 2 Mo
Disque dur : 80 Mo
Ecran : VGA
Système : MS-DOS 3.3



Caractéristiques :

Microprocesseur : Intel 80386 SX, fréquence d'horloge à 16 MHz. En option coprocesseur mathématique Intel 80387 SX.

Système d'exploitation : MS-DOS 3.31.

Mémoire vive : 1 ou 2 Mo, extensible à 4 Mo sur la carte-mère.

Mémoire de masse : un lecteur de disquettes 3 pouces 1/2 de 1,44 Mo et un disque dur de 40 ou 80 Mo. En option : unités de sauvegarde sur cartouche magnétique de 40 ou 80 Mo.

Affichage : VGA (640 x 480 points), écran monochrome de 12 pouces ou écran couleur de 14 pouces.

Clavier : AZERTY de 102 touches.

Interfaces : une sortie série RS 232, une sortie parallèle, un connecteur pour la souris, un connecteur vidéo. En interne : cinq connecteurs d'extension MCA libres.

Logiciels fournis : aucun.

Dimensions : 412 x 396 x 145 mm.

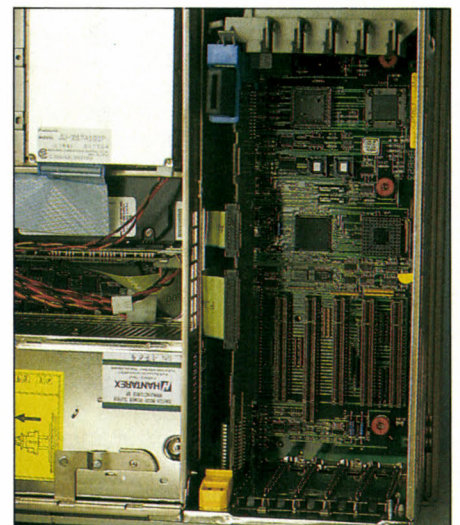
Distributeur : Olivetti-Logabax.

Prix : Configuration SVM n°3 avec 1 Mo de mémoire, disque dur de 40 Mo et écran monochrome : 37 300 F HT. Configuration SVM n°4 : 1 Mo de mémoire, disque dur de 40 Mo et écran couleur : 41 250 F HT. Configuration SVM n°3 avec 2 Mo de mémoire, disque dur 80 Mo et écran monochrome : 45 200 F HT. Configuration SVM n°4 avec 2 Mo de mémoire, disque dur 80 Mo et écran couleur : 49 150 F HT.

Disponibilité : immédiate.

tement encastrables. C'est heureux, car il faut les retirer pour atteindre la partie de la carte-mère où se trouvent les deux connecteurs pour les barrettes de mémoire vive. Ils peuvent accueillir jusqu'à 4 Mo de mémoire, tandis qu'il est possible de monter jusqu'à 16 Mo avec des cartes d'extension munies de composants à 100 ns de temps d'accès.

La partie gauche permet d'accéder au côté de la carte-mère où se trouvent le microprocesseur 80386 SX, l'emplacement pour coprocesseur mathématique 387 SX, et les connecteurs d'extension MCA dont l'un est muni de d'une extension spéciale pour cartes vidéo. L'aspect général de la carte, très dense puisqu'elle intègre dans un espace assez réduit un grand nombre de fonctions, fait bonne impression, malgré les quelques straps qui la traversent.



À côté du bloc d'alimentation et des unités de stockage, on peut insérer cinq cartes d'extension au format MCA.

Le P500 est muni d'un clavier de 102 touches complet, et d'un moniteur 14 pouces couleur (ou 12 pouces noir et blanc) agréable par sa netteté, son traitement anti-reflets et sa bonne stabilité. Il est naturellement moins rapide que notre machine de référence, l'IBM PS/2 8570-121, dont la fréquence d'horloge est à 20 MHz. Il obtient la note de 8,9 à notre standard de performances, ce qui le place au même niveau que le Compaq 386s (lui aussi construit autour d'un 80386 SX à 16 MHz) qui décroche 9. Il fait jeu égal avec le PS/2 8580-071, qui dispose pourtant d'un vrai 80386 à 16 MHz. Il obtient ses meilleures notes aux tests Système (14,3) et Fichiers (14,4), ce qui prouve la bonne qualité de la mémoire morte et du disque dur de 80 Mo.

MATÉRIEL TESTÉ :

Olivetti P500 du commerce, avec 2 Mo de mémoire vive, affichage VGA et disque dur de 85 Mo.

Accompagné d'un manuel d'utilisation en cinq langues dont le français, le P500 est simple à installer et à configurer, grâce à la « disquette utilisateur », qui contient un programme de reconfiguration automatique. On doit l'exécuter à chaque fois que l'on change l'un des éléments de l'ordinateur : barrettes de mémoire vive, unités de stockage ou cartes d'extension. Nous avons rencontré un problème de compatibilité avec la carte Kortex 2400-PS que l'utilitaire de configuration du P500 ne reconnaît pas. Cette carte fonctionne correctement sur un PS/2 d'IBM. Un second essai avec la carte LCE-123S MCA de La Commande Électronique s'est avéré positif. Sur le plan de la compatibilité logicielle, le 80386 SX

accepte les systèmes d'exploitation pour compatibles AT (MS-DOS, SCO Xenix) et ceux spécifiques au 80386 (Unix V/386, MS-Windows 386), et bien sûr OS/2.

Du point de vue des prix, il convient de comparer l'Olivetti P500 avec ses concurrents de grande marque. Le P500 est actuellement plus cher que son concurrent direct, le tout nouveau PS/2 8555 d'IBM. Certes, le PS/2 dispose de disques durs de moindre capacité (30 et 60 Mo chez IBM contre 40 et 80 Mo chez Olivetti), mais les prix seront revus à la baisse sur tous les modèles. Ainsi, en haut de gamme, pour des machines à écran couleur avec 2 Mo de mémoire, l'IBM 8555-X61 coûte 37 488 F HT avec son disque dur de

60 Mo et l'Olivetti 49 150 F HT avec un disque de 80 Mo. De même, le P500 est plus cher que Compaq qui s'est empressé de baisser ses prix après l'annonce d'IBM (41 200 F HT pour le P500 et 36 850 F HT pour le Compaq 386s pour un ordinateur monochrome avec 2 Mo de mémoire et un disque dur de 40 Mo).

Quand Olivetti aura aligné ses prix sur ceux d'IBM, le P500 satisfait les utilisateurs qui ne recherchent pas la puissance, mais désirent en revanche pouvoir disposer d'une machine de bureau à bus MCA capable de tirer parti des logiciels futurs qui fonctionneront en mode 386.

Christophe BLANC

LA RECETTE D'OLIVETTI

Choisir de ne pas choisir et redresser la barre

AU FAIT DE SA GLOIRE MICRO-INFORMATIQUE en 1985, la multinationale connaît, depuis, une phase de déclin sur ce marché. Les dernières mesures prises devraient lui permettre de redresser la tête et d'être présente aussi bien sur le front EISA que MCA. En outre, le constructeur italien pourrait annoncer un 80486 avant la fin de cette année...

L'Olivetti M1, un tout nouveau micro-ordinateur ? En fait, ce modèle qui remonte à 1911, est la première machine à écrire italienne, conçue par l'ingénieur Samuel David Camillo Olivetti à Ivrea près de Turin. En 1989, la jeune octogénaire - comprenez Olivetti - annonce ses premiers compatibles MCA, et prévoit d'offrir sur le marché un premier micro-ordinateur conforme aux spécifications EISA avant la fin de cette année. Entre ces deux dates ? Olivetti croit et multiplie sous le signe des machines à écrire mécaniques, puis électriques, franchit la crise de 1929 intacte et sans encombre (et fait notable, sans licenciements) pour inaugurer sa première filiale en Espagne. En 1937, débute la production de ses premières télé-imprimantes. Lors de l'occupation allemande vers 1943, Camillo Olivetti encourage ses salariés à rallier la résistance... Son fils Adriano poursuit l'œuvre entreprise avec des visées largement utopiques : créer une symbiose entre les mondes de l'industrie et de l'agriculture qui permettrait ainsi aux salariés de préserver leurs racines... C'est ainsi qu'il fonde en 1948 le « Movimento Comunità ». Mais le plan échoue devant les réalités politiques de l'après-guerre. En 1952, Adriano met en place un centre de recherche en électronique aux États-Unis, puis trois ans plus tard, s'allie avec l'université de Pise pour développer le premier calculateur italien. Son premier « micro-computer » programmable est présenté à New York en 1965 ; dix ans plus tard, la firme compte près de 120 filiales à travers le monde et lance son premier robot intelligent dédié à

la production. Et en 1978, année de l'arrivée de Carlo de Benedetti à la tête d'Olivetti, l'ET 101, la première machine à écrire électronique au monde est présentée.

Mais l'aventure de la firme dans la micro-informatique « moderne » remonte aux années 1982-83 avec le lancement de machines sous CP/M. Puis le M24, considéré à l'époque comme l'un des meilleurs micro-ordinateurs du marché, permet à Olivetti de rejoindre le clan MS-DOS dès 1984. Pourtant, depuis 1986, nulle innovation majeure n'a empêché les positions de la firme sur le marché de la micro-informatique de s'effriter, pour tomber en 1988 (selon les chiffres du cabinet d'études IDC) à 7,7 % du marché européen, contre 11 % en 1987 et 13 % en 1986. L'on est alors contraint de constater que le constructeur italien est bel et bien resté en retrait de l'innovation technologique, tardant à sortir des PC-AT 286 et 386.

Or, dans l'univers de l'informatique, seules trois attitudes sont envisageables : tenir le rôle d'annonceur technologique (cf un Compaq), s'accrocher aux fins de cycle de vente sur de grandes diffusions avec des petits prix (cf. un Amstrad ou un Olivetti version 1988 avec son PC1), ou encore suivre les annonces technologiques et se trouver ainsi face à une concurrence féroce.

A la japonaise

En se conformant à cette dernière approche, Olivetti a quelque peu souffert ces dernières années, voyant ses bénéfices tomber de 565 milliards de lires (1 000 lires = 5 FF) en 1986, à 402 en 1987, et à 356 en 1988. Aussi, en septembre dernier, le groupe procède à une restructuration. L'idée est de permettre à Olivetti de se consacrer à la bureautique et à la micro-informatique en fonction des comportements propres à chacun de ces marchés. La société adoptera donc un style japonais pour la bureautique (puisque

Canon y excelle) et adoptera le comportement américain pour la micro-informatique (puisqu'IBM a fait ses preuves). Jusqu'alors en effet, avec sa structure unique - aux dires de ses responsables - Olivetti pouvait apparaître comme l'hypermarché dans lequel on trouve de tout, des copieurs, des minis, des micros, des machines à écrire...

MCA, un choix tactique

Désormais, Ing. C. Olivetti & C. chapeaute quatre entités (trois sociétés et un groupe d'activités technologiques).

Olivetti Service rassemble les produits personnels et de bureau (systèmes d'écriture, traitement de données et d'images), Olivetti Information Services recouvre les domaines du logiciel et du Facilities Management, la téléphonie (intégration voix et données), etc. Olivetti Systems et Networks s'attache aux micros et mini-ordinateurs, les réseaux, les stations de travail et les télécoms... Enfin, le Technological Activities Group intervient dans la conception du matériel (composants et périphériques) de l'industrie informatique pour élaborer des projets industriels aussi bien en Italie qu'à l'étranger, apportant ainsi au groupe une contribution technologique de première main.

En matière de micro-informatique, l'année 1989 voit Olivetti paradoxalement engagé sur deux fronts, MCA et EISA, comme d'ailleurs d'autres constructeurs tels que Tandy. Mais le choix MCA n'est ici que tactique : « On ne proposera jamais du MCA d'entrée de jeu, et seulement si on nous le demande... » Tentative de la dernière chance en prenant soin de s'inscrire sur toutes les listes ? Le front EISA pèse plus lourd en chiffre d'affaires global qu'IBM... En revanche, si MCA existe d'ores et déjà, on ne sait pas encore quand la première machine EISA verra le jour... La prudence reste bonne conseillère.

Jean ROURE